

plus importants, à ceux dont l'emploi et l'action ont été confirmés par des observations rigoureusement conduites entre les mains d'expérimentateurs ou de cliniciens sérieux et dignes de foi.

Il est intéressant plus encore qu'étrange de suivre les mouvements, je dirai volontiers les *variations*, de la thérapeutique à travers les années. Les médicaments subissent plus ou moins, forcément, les fluctuations de la mode, et tel agent qui était très employé il y a cinquante ou soixante ans, est tombé depuis en désuétude, pour nous revenir aujourd'hui comme un ami perdu et qu'on n'espérait plus revoir. Cela tient à ce que les études thérapeutiques sont aujourd'hui mieux conduites qu'autrefois, que les expériences et les observations sont mieux contrôlées, et que le thérapeute sérieux, ne se contentant pas d'étudier les médicaments tout à fait nouveaux, cherche aussi à tirer le meilleur parti possible des remèdes consacrés par l'usage et l'expérience, soit en les appliquant de nouveaux usages, soit en étudiant leur action dans des conditions nouvelles et jusque-là ignorées.

*L'essence de térébenthine* et le *goudron de gaz* sont deux produits connus depuis longtemps. La térébenthine, en particulier, se retrouve dans plusieurs médications, comme vermifuge, révulsif, hémostatique, et surtout comme anti-catarrhal. Or, dans les premiers mois de 1884, un médecin français, M. le Dr Delthil, a préconisé contre la diphthérie, l'emploi des fumigations au moyen de la combustion d'un mélange de goudron, de gaz et d'essence de térébenthine.

Le traitement de M. Delthil a été, depuis, mis à l'épreuve dans la plupart des hôpitaux de Paris et ailleurs. Ici nous l'avons également expérimenté. Les résultats ont été satisfaisants dans nombre de cas, mais non pas dans tous, et il est évident que la médication ne saurait être spécifique. Cependant, M. Delthil n'a jamais abandonné son mode de traitement, et dans une note communiquée au Congrès de Nancy (août 1886), il a présenté une statistique de 134 cas, dont 126 guérisons. En outre, sur 670 personnes qui ont assisté les malades, trois seulement ont été atteintes par la contagion.

---

Un remède aussi ancien que vulgaire, *l'eau chaude*, a fait le sujet de recherches de M. Pinard, accoucheur des hôpitaux de Paris, qui en a étudié l'action sur l'utérus pendant la gestation et le travail de l'accouchement. Or voici ses conclusions.

1o Pendant la grossesse, quand il n'y a aucune menace de travail, des injections vaginales chaudes (48.0 C) faites avec douceur, ne provoquent en aucune façon la contraction utérine, et peuvent être données sans aucun danger.

2o Pendant le travail, les injections chaudes activent d'une façon notable la dilatation de l'orifice utérin, abrègent non seule-